

L'ÉCRITURE ILLIMITÉE : VIVRE LE RÉEL COMME UN MYTHE

« Illimité » : Marguerite Duras avait une prédilection pour la puissance poétique de cet adjectif, qu'elle appliquait à des mots emblématiques de son imaginaire : l'enfance – « enfance illimitée » des *Cahiers de la guerre*; la mer – « mers illimitées » des *Lieux de Marguerite Duras*; la lecture, indissociable pour elle de l'écriture, dans le titre du film *Agatha et les lectures illimitées*.

Et c'est bien l'épithète d'« illimitée » que l'on peut accoler à une œuvre dont la liste traduit la richesse et la diversité : une cinquantaine de livres, où l'on trouve des romans, des pièces de théâtre, des adaptations théâtrales; dix-neuf films – dont certains restent une référence majeure pour les cinéphiles – et des scénarios dont plusieurs sont encore inédits; des centaines d'articles de journaux, chroniques régulières ou contributions ponctuelles dont certains sont repris en recueils dans *Outside* et dans *Le Monde extérieur*; des entretiens qu'elle a accordés dans l'enthousiasme du partage de ce qui l'habitait, la passion de l'écriture, et qu'elle a parfois inclus dans sa bibliographie : avec Xavière Gauthier (*Les Parleuses*), avec Michelle Porte (*Les Lieux* et *Le Camion*), avec Jérôme Beaujour (*La Vie matérielle*), avec Suzanne Horer et Jeanne Socquet (*La Création étouffée*), avec Dominique Noguez (*La Couleur des mots*), avec François Mitterrand (*Le Bureau de poste de la rue Dupin*) et bien d'autres; des émissions de radio¹; des émissions de télévision.

1. Jean-Marc Turine en a regroupé deux séries, choisies parmi des centaines d'heures d'écoute, qu'il a éditées en CD dans *Marguerite Duras, Le Ravissement de la parole* et *Marguerite Duras et la parole des autres* (voir bibliographie).

Théâtre, roman, presse écrite, radio, télévision, mise en scène, chansons et publicité même : aucun domaine ne lui est étranger – excepté la poésie, en apparence du moins, car si la poésie est explicitement écartée comme genre littéraire, elle affleure constamment dans toutes les formes de l'écriture durassienne.

« L'écriture ne m'a jamais quittée », disait-elle dans *Écrire*, un livre paru trois ans avant sa mort. Au dernier ouvrage publié juste après sa disparition, elle donnait le titre de *La Mer écrite*. Pour Marguerite Duras, l'écriture se confond avec la création, qu'elle soit textuelle, filmique ou théâtrale ; et pour en comprendre l'originalité, il faut renoncer aux schémas qui distinguent les genres littéraires, prose et poésie, roman et théâtre, comédie et tragédie ; aux dichotomies qui opposent réel et fiction, mémoire et imaginaire. Singulière et transgressive, la création durassienne se construit dans un « être-au-monde » dont les frontières entre le « dedans » et le « dehors » sont mouvantes et poreuses.

Loin d'une simple pratique littéraire, l'écriture est pour Duras une expérience existentielle qui n'est pas sans rappeler la figure rimbalienne du poète voyant. « Le Poète se fait *voyant* [...]. Il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit – et le suprême Savant ! » écrivait Rimbaud dans une lettre à Paul Demeny ; dans *Écrire*, Marguerite Duras a cette formule : « On peut parler d'une maladie de l'écrit. [...] Il y a une folie d'écrire qui est en soi-même » (*É*, p. 52).

Ancrée dans la mémoire et dans le vécu, la création durassienne opère une véritable révolution en inversant la relation qui unit le réel et l'imaginaire : à l'œuvre d'art reflet du vécu, l'écrivain substitue une vie modelée par la fiction. C'est ainsi qu'elle pouvait dire à Pierre Dumayet : « Très vite, ce qui est écrit a remplacé ce qui a été vécu¹ » ou

1. « Lire et écrire », émission de Pierre Dumayet, réalisation Robert Bober, La Sept, octobre 1992, repris dans *Dits à la télévision*, Marie-Magdeleine Lessana dir., atelier/ E.P.E.L., 1999, p. 49.

à Aliette Armel : « J'ai vécu le réel comme un mythe¹. » En se donnant l'hétéronyme de « Duras » – le nom de cet Autre qu'est le sujet de l'écriture –, Marguerite Donnadiou opérait sur elle-même un geste inaugural qu'elle accomplirait à nouveau plus tard sur celui qu'elle a « ravi » à lui-même, sous le nom mythique de « Yann Andréa » puis de « Yann Andréa Steiner », « l'homme atlantique ».

Car, à la différence de bien des écrivains de la modernité, Marguerite Duras ne renonce pas aux séductions d'un récit qui est au plus près du « muthos » de l'Antiquité grecque, parole poétique qui dit le monde autrement que l'histoire ou la philosophie ne le disent. De l'épopée des barrages à ce que Claude Roy nomme « la Durasie », des cris du cycle indien au monologue halluciné de la passion, du théâtre de la parole aux incantations du cycle atlantique, l'œuvre ne cesse de décliner les modulations poétiques d'une voix reconnaissable entre toutes : celle de l'écrit durassien.

Face à un univers en perpétuelle métamorphose, puisque perpétuellement travaillé par l'écriture, face à un imaginaire qui jamais ne s'arrête, nous nous proposons de suivre le précepte rimbaldien : lire l'œuvre « littéralement et dans tous les sens ».

Inséparable du monde auquel elle donne forme, la création durassienne se construit entre occultation et dévoilement. Nous en suivrons les lignes de force, tantôt dans les étapes successives d'un parcours chronologique, de l'histoire individuelle à l'histoire collective, de la genèse à la réception ; tantôt, entre archives et interprétation, dans les méandres d'un réseau symbolique, qui obéit à une dynamique essentiellement métaphorique et métonymique – celle de la poésie : « Car il n'y a d'écrit que l'écrit du poème. Les romans vrais sont des poèmes². »

1. M. Duras à A. Armel, *Magazine littéraire*, 1990.

2. *Le Monde extérieur*, p. 218.

BIOGRAPHIE(S)

« JE N'AI PAS DE VIE »

Pour l'étude de l'œuvre de Marguerite Duras, la référence à la biographie est à la fois « inévitable et impossible¹ ». Inévitable, car tout lecteur ou spectateur, découvrant son œuvre littéraire ou filmique, se trouve plongé dans un réseau d'images inséparables de la réalité vécue de l'auteur : des lieux, une enfance, des blessures, des amours, des engouements, des engagements, des reniements –, incarnés dans un visage et une silhouette qui sont ceux d'une figure auctoriale dessinée par l'écrivain elle-même. Impossible, car la singularité de cette création réside précisément dans la métamorphose/métaphore que l'imaginaire fait subir aux fragments prélevés sur la réalité, à travers le processus de l'écriture.

Il faut pourtant reconnaître qu'à la différence de bien des romanciers de la seconde moitié du xx^e siècle l'œuvre de Marguerite Duras n'est pas close sur elle-même, qu'elle ne répudie pas le monde, mais le convoque sous le prisme d'un imaginaire qui le structure et lui donne forme. La formule de l'écrivain « J'ai vécu le réel comme un mythe² » incarne parfaitement une esthétique qui conjugue présence au monde et travail de l'écriture – une esthétique du « muthos » au sens de « récit poétique » où l'entendait l'Antiquité. Le philosophe Jacques Rancière a eu cette formule : « Le réel doit être fictionné pour être pensé³ » ; Duras l'avait mise en pratique dans son écriture, elle qui disait : « Le réel porte en lui-même sa propre fiction⁴. »

-
1. Pour reprendre la formule de Sartre à propos de la morale dans sa préface à *Saint Genet*.
 2. *Le Magazine littéraire*, n° 278, juin 1990.
 3. *Le Partage du sensible – Esthétique et politique*, La Fabrique, 2000.
 4. M. Duras à N. Kaplan, *L'Autre Journal*, mai 1985.

Pour consigner les événements et les périodes de la vie de Marguerite Duras, les matériaux sont abondants. La première source est constituée par le récit, inlassablement décliné, que l'écrivain elle-même a pu faire à travers des textes qui entremêlent fiction et autobiographie ou à travers les innombrables entretiens qu'elle a accordés à ceux, proches ou critiques avec qui elle souhaitait partager ses réflexions sur la création, sur le monde, sur l'écriture. Parallèlement, et particulièrement après sa disparition en 1996, divers aspects de sa biographie ont été mis en lumière par des témoignages d'artistes, d'écrivains et d'amis qui l'ont côtoyée pendant des périodes plus ou moins longues de sa vie ; ainsi en est-il d'ouvrages publiés par Alain Vircondelet, Jean Pierre Ceton, Michèle Manceaux, Dominique Noguez, Danielle Laurin, Michaël Lonsdale, Bernard Sarrut, Enrique Vila-Matas ou Jean-Marc Turine¹. Il faut également noter l'apport essentiel, concernant la relation entre l'œuvre et le vécu, de la monographie de Christiane Blot-Labarrère² : publiée du vivant de Marguerite Duras, elle a été saluée très favorablement par l'écrivain qui a ensuite confié à son auteur l'édition du deuxième recueil de ses articles, *Le Monde extérieur*.

En ce qui concerne les biographies³, on peut se référer à deux ouvrages qui ont paru après la disparition de l'écrivain : la biographie de Laure Adler, publiée aux éditions Gallimard en 1998, et celle de

1. Voir les ouvrages cités en bibliographie.

2. Christiane Blot-Labarrère, *Marguerite Duras*, Seuil, « Les Contemporains », 1992.

3. Une première biographie a paru du vivant de l'écrivain en 1994 (*Le Poids d'une plume*, de Frédérique Lebelley aux éditions Grasset) ; présentée sur la quatrième de couverture comme « le fruit d'une longue enquête », elle puise essentiellement dans les éléments présents dans l'œuvre fictionnelle et dans les divers entretiens publiés de l'auteur. Très mal accueillie par l'écrivain, qui avait manifesté ses réticences devant le projet en disant : « Je n'en ai rien à faire des biographies écrites sur moi. Mes livres devraient suffire », elle ne fera pas date dans la bibliographie durassienne.

Jean Vallier, parue aux éditions Fayard¹ en deux tomes, le premier en 2006 et le second en 2010. La biographie de Laure Adler a éclairé de nombreux pans de la vie de l'écrivain, à partir de la consultation d'archives dont certaines étaient alors inédites et d'entretiens avec des proches et des contemporains. La biographie de Jean Vallier *C'était Marguerite Duras* est le fruit d'une dizaine d'années de recherches et d'investigations, qui ont en particulier renouvelé de façon décisive les connaissances sur la famille Donnadiou, sur la jeunesse de l'écrivain en Indochine et lors de ses premiers séjours en France. Riche de références aux archives et à la presse, cette biographie fait actuellement autorité.

Enfin, l'ouverture des archives Duras conservées à l'IMEC², permet aux chercheurs des découvertes sur une œuvre qui ancre l'imaginaire dans le vécu ; c'est ainsi que nous avons pu nous-même préciser, à partir des documents consultés, certaines dates d'événements emblématiques tels que l'arrivée de Yann Andréa à Trouville³.

Inévitable, donc, l'approche biographique de l'œuvre est aussi la source de certains malentendus ; l'écrivain n'a cessé de multiplier les mises en garde contre toute tentative de « biographisme », d'explication de l'œuvre par la vie : « C'est dans la reprise des temps par l'imaginaire que le souffle est rendu à la vie⁴ » ; « Je n'ai pas d'histoire. De la même façon que je n'ai pas de vie » (VM, p. 99).

En nous gardant de soumettre l'œuvre aux critères de « vérité » et de son pendant « le mensonge », nous nous efforcerons de mettre

-
1. Laure Adler, *Marguerite Duras*, Gallimard, « Folio » 1998, abrégé en *Adler* ; Jean Vallier, *C'était Marguerite Duras*, Fayard, tome I, 2006 et tome II, 2010, abrégé en *Vallier I et II*.
 2. Déposées par l'écrivain de son vivant, ces archives constituent un fonds Duras mis à la disposition des chercheurs par l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine à l'abbaye d'Ardenne. Jean Mascolo, le fils de l'écrivain, conserve également une partie de ces archives.
 3. Voir p. 189 *sq.*.
 4. M. Duras à Pierre Le Masson, *Nouvel Observateur*, 28 sept.-5 oct. 1984.

en pratique l'avertissement de Michel Foucault : « Plus d'un, comme moi sans doute, écrivent pour n'avoir plus de visage. Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même : c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libre quand il s'agit d'écriture¹. » En parcourant quelques repères de l'histoire individuelle et collective de Marguerite Duras, nous donnerons aux informations biographiques la part qui leur revient pour dresser un état du monde à partir duquel s'est constitué « l'être-au-monde » durassien, un univers qui façonne la singularité de l'œuvre et se révèle irréductible à toute « réalité ».

Dans les années soixante-dix, pour leur collection « Folio », les éditions Gallimard donnaient de la vie de l'écrivain ce résumé, susceptible de quelques variantes selon l'ouvrage concerné : « Marguerite Duras est née en Cochinchine où son père était professeur de mathématiques et sa mère institutrice. Elle fit un bref séjour en France pendant son enfance et ne quitta définitivement Saïgon qu'à dix-huit ans. Auteur de nombreux romans, de pièces de théâtre et de plusieurs films, parmi lesquels le célèbre *Hiroshima mon amour*. Marguerite Duras est un des auteurs les plus originaux de ce temps². » Aujourd'hui, on trouve cette présentation de l'écrivain sur le site des éditions Gallimard : « Née en 1914 près de Saïgon (Cochinchine), d'une mère institutrice et d'un père professeur de mathématiques, Marguerite Donnadiou se fixe définitivement en France en 1932. Elle se marie avec Robert Antelme en 1939, et publie son premier roman (*Les Impudents*), sous le pseudonyme de Marguerite Duras, en 1943. Résistante pendant la guerre, communiste jusqu'en 1950, ayant activement participé à mai 1968, Marguerite Duras a développé une écriture protéiforme considérable (cinéma, théâtre, articles de presse, romans et récits). Elle est décédée le 3 mars 1996 à Paris. »

1. Introduction de *L'Archéologie du savoir*, 1969.

2. *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, Gallimard, coll. « Folio », 1973.

Nous proposons, quant à nous, de croiser plusieurs voies d'accès au monde dans lequel s'est construite la « psyché » durassienne : lieux, engagements, amours et amitiés.

GÉOGRAPHIE : DES LIEUX

Comme chez Proust, l'imaginaire est chez Marguerite Duras inséparable de la mémoire des lieux : « La mémoire pour moi est une chose répandue dans tous les lieux » (*L*, p. 96). Aussi la biographie durassienne peut-elle se dessiner à travers les divers espaces géographiques qui ont structuré son imaginaire. Tout commence avec les années vécues en Indochine, de la naissance en 1914 jusqu'au départ définitif survenu en 1933. Paradis perdu – « Je suis quelqu'un qui ne sera jamais revenu dans son pays natal » (*VM*, p. 78) –, l'enfance indochinoise avec ses dimensions à la fois géographiques et affectives, est la véritable matrice de l'œuvre, présence-absence qu'elle marquera de son empreinte d'abord souterraine puis explicitement revendiquée : « Tout ce que j'ai vécu après ne sert à rien. Il a raison, Stendhal : interminablement l'enfance¹. »

Marguerite Donnadiou (de son vrai nom) est née en 1914 dans la banlieue de Saïgon à Gia Dinh (actuel Vietnam) ; ses parents étaient installés en Indochine comme fonctionnaires des colonies depuis plusieurs années : son père, Henri, dit Émile, Donnadiou, a occupé divers postes de responsabilité à Hanoï, à Phnom Penh, au Cambodge, où il est finalement nommé directeur de l'enseignement primaire. Sa mère, née Marie Legrand, est quant à elle institutrice puis directrice d'école de filles. Les paysages habités au cours de ces années marqueront à jamais l'imaginaire de l'écrivain².

Quand elle a 7 ans (et non 4 ans, comme elle le dira ensuite), son père meurt en France où il était rentré pour se soigner d'une

1. *Libération*, 4 septembre 1984.

2. Pour une étude approfondie, voir plus loin p. 111 *sq.*